

LA

# RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE

JOURNAL NATIONAL HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction,  
l'Administration et les Gravures,  
A l'ADMINISTRATEUR DE la République illustrée  
10, rue d'Algérie, Lyon.

Première année — Numéro 13  
BUREAUX : à LYON, 10, rue d'Algérie;  
Vente à la même adresse, le samedi matin.

ABONNEMENTS (avec prime) :  
Lyon ..... 10 f. par an.  
Départements ..... 12 —  
Suisse, Italie, Belgique... 14 —

## AVIS

Un accident arrivé sous presse au portrait de M. Dorian que nous publions aujourd'hui, ne nous a pas permis de paraître samedi dernier.

Il n'a pas fallu moins de cinq jours pour retoucher la gravure. Nos correspondants, nos abonnés, nos lecteurs voudront bien excuser ce retard tout à fait involontaire.

Le Journal des Dépêches a cessé cette semaine sa publication. Cette mesure a été nécessitée par les considérations suivantes :

1° La patriotique obligation du silence nous mettait dans l'absolue nécessité de ne donner aucune nouvelle qui ne fût confirmée officiellement; d'où il résultait que ce titre : *Journal des Dépêches*, n'avait plus aucune raison d'être;

2° Les neiges qui viennent de tomber sur la presque totalité de la surface de la France rendaient, pour ainsi dire impossibles, les communications télégraphiques, même les plus anodines, ce qui mettait un nouvel obstacle à notre publication;

3° Enfin, faut-il le dire, la concurrence, sinon illégale, du moins peu loyale, que notre premier succès nous a suscitée chez certains vendeurs de la ville et des départements, ne nous rendait plus possible un journal vendu à aussi bas prix.

Que ceux qui comprennent la divine langue de Virgile se rappellent le fameux :

Sic vos, non vobis.....

et tout leur sera expliqué par cette simple citation.

Les abonnés du *Journal des Dépêches*, auxquels nous redevons quelques numéros, n'y perdront rien et nous leur servirons la *République illustrée* en son lieu et place.

## ETRENNES PATRIOTIQUES pour 1871.

Le journal la *République illustrée*, est actuellement et par suite des malheurs des temps, le SEUL journal illustré paraissant en France; il donne le portrait des principaux personnages qui se distinguent successivement dans la lutte épique que nous soutenons contre la Prusse.

Il publie en outre des scènes d'actualités, des types, des costumes militaires, des cartes, des plans stratégiques.

C'est, en un mot, le véritable album de la guerre.

En ce moment où tous les esprits sont préoccupés de la solution de cette lutte gigantesque, on a certes peu le loisir de songer aux cadeaux d'étrennes.

Il en est un cependant que nous ne pouvons nous empêcher de recommander au public, c'est un abonnement d'une année au journal la *République illustrée*, avec la magnifique prime qu'offre l'administration à tous les abonnés nouveaux :

**l'Atlas de la Défense nationale,**

Cartes des départements envahis ou menacés par l'ennemi, ne comprenant pas moins de 15 cartes, dont une d'ensemble, dressées sous la direction de ADOLPHE JOANNE, et éditées par la maison HACHETTE, de Paris.

L'exécution de cet Atlas ne laisse rien à désirer. Le nom de ses éditeurs en fait foi.

Toutes les cartes sont coloriées à trois ou quatre teintes tirées sur très-beau papier, format grand in-4°.

Cette prime est envoyée franco à domicile, sur réception de la demande; c'est le cadeau le plus instructif que l'on pense faire dans les circonstances actuelles.

Pour recevoir franco, pendant un an, le journal la *République illustrée*, soit 52 numéros, et immédiatement l'ATLAS DE LA DÉFENSE NATIONALE, rendu également franco à domicile, adresser la somme de DOUZE FRANCS en mandat de poste, à l'administration de la *République illustrée*, 10, rue d'Algérie, Lyon. L'envoi de la prime sera fait par retour du courrier.

## DORIAN

Parmi les hommes qui se sont placés au premier rang dans la direction de cette lutte immense que la France soutient contre la Prusse pour défendre l'intégrité de son territoire, il faut citer M. DORIAN, dont nous donnons ici le portrait.

En quelques mois, M. Dorian s'est acquis la réputation d'un nouveau Carnot, et l'on peut dire de lui comme de son illustre devancier, qu'il a, sous les murs de Paris, organisé la victoire. C'est lui dont Gambetta disait la gloire dans sa dépêche du 1<sup>er</sup> décembre. C'est de lui qu'il parlait, alors qu'il annonçait à la France que « le chemin de fer circulaire de M. Dorian, dont on ne saurait trop célébrer le génie militaire, avait coopéré à l'action, à l'aide de wagons blindés faisant feu sur l'ennemi. »

En politique, M. Dorian est, pour ainsi dire, un homme nouveau; sa carrière politique ne date, en effet, que de 1863, époque à laquelle il fut nommé député au Corps législatif, par l'opposition de Saint-Etienne.

On sait quel rôle important il a joué dans les derniers jours du dernier empire.

Mais depuis longtemps M. Dorian était connu comme l'un des premiers et des plus intelligents industriels de la France.

M. Dorian est un homme encore dans la virilité de l'âge : il est né en 1814, à Montbéliard (Doubs); il n'a, par conséquent, que 56 ans.

En 1831, il entra à l'Ecole des Mines de Saint-Etienne, où ses éminentes qualités industrielles le faisaient remarquer de tous.

Chacun sait quel renom il s'est acquis depuis, dans l'application de la science à l'industrie.

Mais, M. Dorian n'est point seulement un grand industriel; c'est aussi, c'est avant tout un grand économiste dans la bonne acception du mot, et un grand patriote.

Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre tous ceux qui l'ont connu à Saint-Etienne, dirigeant son immense usine et ses multiples travaux, lui ont déjà rendu cette justice, qu'il était, non point le maître mais le père de ses ouvriers. C'est là ce qui lui a valu, parmi le peuple, une réputation non moins grande que celle que lui a acquise son génie scientifique dans le monde industriel.

A l'heure qu'il est, M. Dorian est l'un des espoirs de la Patrie.

Nous nous rappelons qu'au commencement de cette terrible guerre, les journaux de Rome nous racontaient que le *Polichinelle* romain devisant avec *Arlequin*, définissait ainsi les deux partis en présence :

« C'est la lutte d'une armée de littérateurs contre une armée de géomètres. »

Si la France comptait beaucoup de *Dorian*, MM. les géomètres prussiens n'auraient pas beau jeu.

## E. DORIAN

Membre du Gouvernement de la Défense nationale, Ministre des travaux publics



COFFEDEL 50

Les abonnés actuels du *Journal des Dépêches* qui ne sont pas complètement servis auront droit à un abonnement et à la prime moyennant la somme de DIX FRANCS seulement en mandat de poste. Joindre à leur demande la dernière bande du journal.

Les anciens souscripteurs de l'HISTOIRE DE LA GUERRE DE PRUSSE peuvent, dès aujourd'hui, renouveler leur abonnement pour un an, et avoir droit à la prime en envoyant la somme de HUIT FRANCS en mandat de poste.

On est prié de ne pas tarder à effectuer sa demande si l'on veut jouir de la prime, le nombre de ces beaux Atlas étant nécessairement limité, et l'administration ne pouvant plus, à l'heure qu'il est, en recevoir de Paris.

## LE PEUPLE ALLEMAND AU PEUPLE FRANÇAIS

Nous recevons de l'honorable M. Simon, de Trèves, la communication suivante, qui contient une sorte de confession du peuple allemand. Nous nous faisons un devoir de la reproduire. C'est une voix de la véritable Allemagne qui nous arrive.

« C'est en vain qu'à différentes reprises tu t'es adressé à moi au nom de la justice, de la liberté et de la solidarité des peuples. Tu t'es trompé d'adresse. Je ne m'appartiens pas à moi-même; j'ai des maîtres qui disposent de mes bras pour continuer la lutte contre toi. Avant de te vaincre, ils m'ont dompté et assujéti.

« C'était en 1848; grâce à une généreuse impulsion venue de toi, je faisais un beau rêve de souveraineté nationale. Hélas! il a été court! Je m'étais arrêté devant les trônes chancelants, parce que je me méfiais de moi-même. Je pensais qu'un parlement en saurait plus long que moi. Alors les professeurs rassemblés en mon nom dans l'église de Saint-Paul, à Francfort, ont délibéré si longtemps et si profondément, que les trônes ont eu le temps de retrouver leur assiette, et que leurs détenteurs ont pu m'infliger, pour ma témérité, une correction exemplaire.

« Après cela, j'ai encore eu quelques velléités de résistance. J'ai acclamé la chambre prussienne dans sa lutte constitutionnelle contre le bon plaisir de M. de Bismarck. Mais celui-ci renvoya la chambre récalcitrante, préleva les budgets refusés et acheva l'organisation militaire combattue par nos représentants.

« Ensuite il fit la guerre à l'Autriche et parvint à la mettre à la porte de l'Allemagne.

« J'avais jeté les hauts cris contre cette lutte fratricide. Mais M. de Bismarck réussit si bien, qu'après coup je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer ses succès. Par un retour des plus singuliers sur moi-même, j'ai même fini par me persuader que, du commencement à la fin, j'avais toujours voulu la même chose que lui.

« Quant à la guerre actuelle contre toi, je m'y suis prêté de grand cœur, car j'ai toujours détesté ton empereur, et je suis convaincu que, pour faire diversion à ton esprit progressif, il a voulu m'enlever le Rhin.

« Contre toi, peuple français, je n'avais pas de haine.

« Au contraire, je reconnais que tu as des qualités qui me manquent et qui sont très favorables à mes propres aspirations libérales. La force physique et l'aptitude de me battre ne me font certainement pas défaut. Mais il faut que l'on me fasse d'abord revêtir l'uniforme et que l'on me mette dans les rangs. Alors je fais des prodiges de valeur au profit de ceux qui me commandent. En revanche, de l'initiative révolutionnaire à mon propre endroit, je n'en ai pas, et il ne m'est guère douteux que mes maîtres ne m'eussent traité beaucoup plus durement, si tu ne les avais pas continuellement tenus en haleine.

« Cependant, sous Napoléon III, tu me parais avoir dégénéré sensiblement.

« Supporter pendant vingt ans le parjure, le mensonge et la corruption hideusement installée sur le trône de la France, se laisser entraîner par de vils intérêts personnels dans des guerres tout à fait fantastiques comme celle du Mexique, cela, il faut te le dire franchement, m'a paru anormal.

« Par ces guerres tu as perdu mon estime, et ma confiance en toi a été fortement ébranlée.

« Quoi qu'il en soit, tu n'en es pas moins un peuple travailleur comme moi-même. Est-ce que les trois-quarts de tes habitants ne sont pas des paysans labourant la terre, élevant du bétail, cultivant le blé, le chanvre, le lin, la pomme de terre, la vigne, le mûrier, l'olivier; s'en allant aux champs de grand matin et rentrant fatigués chez eux le soir? Comme chez moi, ils ne demanderaient probablement pas mieux que de jouir paisiblement du fruit de leur travail; et en effet, comment admettre que ces 30 millions de paysans seraient pourris jusqu'aux os, parce que, en haut lieu, il y a eu de la pourriture bonapartiste?

« Le dernier quart, se composant d'ouvriers, d'industriels et de commerçants de tout genre, doit peu différer des mêmes classes de la population en Allemagne. Pourquoi aimeraient-ils mieux détruire que produire?

« Pourquoi donc continuer à s'entr'égorgner, quand chez soi on fait absolument la même chose, quand on a les mêmes aspirations pacifiques? Le paysan ou l'ouvrier allemand devenu uhlan, et le paysan ou l'ouvrier français devenu franc-tireur, qui se massacrent mutuellement, est-ce qu'ils n'ont pas plus d'intérêts communs que l'un avec son roi et l'autre avec son empereur?

« Après la capitulation de Sedan, après la chute de l'empire et la proclamation de la République, j'aurais donc bien été disposé à rentrer chez moi, en me contentant d'une indemnité de guerre. Devant Sedan il y a eu beaucoup de mes soldats qui se sont embrassés à la nouvelle de la capture de ton empereur, croyant que tout était dès lors terminé.

« Si je me tenais strictement dans les limites de la légitime défense, il y aurait tout lieu d'espérer que, délivré d'une impulsion malsaine, tu suivrais plus facilement une impulsion pacifique conforme à tes propres intérêts, que tu n'avais suivi l'égoïsme dynastique de ton gouvernement personnel.

« C'est ainsi que parlait mon bon génie. A quoi le mauvais génie répondait: « Ils ont tous voulu la guerre, ils la voudront toujours. On ne combat pas le mal par le bien, l'injustice par la justice. C'est une illusion sentimentale de vouloir les désarmer moralement. Quand on est en bonne veine il vaut mieux poursuivre son succès. Jamais peuple n'a été livré à la boucherie avec autant de légèreté, d'imprévoyance et de maladresse que la France actuelle ne l'a été par le gouvernement impérial. Il faut en profiter, il faut lui arracher l'Alsace et la Lorraine. Que les habitants le veuillent ou non, cela est indifférent. Est-ce qu'on a jamais demandé à une chose volée si elle veut retourner à son propriétaire? Si on répond qu'il s'agit ici de personnes et non pas de choses: eh bien! prenons l'exemple du jeune Mortara. Il est diacre maintenant; mais si ces ancêtres ont été marchands de bric-à-brac, il ne suffit évidemment pas de lui rendre sa liberté, force doit lui être faite de redevenir marchand de bric-à-brac. C'est ainsi que le veulent la justice et la raison. Ensuite il faut prendre Paris, enlever le nid et déplumer les oiseaux. Ils seront furieux, mais nus et impuissants; et si jamais ils reprenaient des forces, tu leur infligeras une nouvelle leçon. L'histoire n'est qu'un va-et-vient de violence. Dans la vie privée on a bien voulu écarter la force arbitraire par le droit. Mais vouloir introduire le

même principe dans la vie des peuples, ce n'est qu'un rêve d'imbéciles. »

« C'est ainsi que se combattaient en moi le bon et le mauvais génie.

« Mais je n'ai pas même eu l'embarras du choix. Moltke, Bismarck et le vieillard héroïque avaient déjà tranché la question. On m'a fait savoir que je n'avais pas le droit de me former une opinion politique sur les conditions de la paix. Ceux qui ont voulu prêcher contre la conquête et pour le droit des Alsaciens et des Lorrains, ont été emprisonnés. La même tendance dans les journaux a été frappée de confiscation.

« Ne m'appartenant pas à moi-même et n'ayant pas le droit de m'opposer à mes maîtres, il m'a donc fallu continuer la guerre.

« Je désirais cependant ardemment d'en finir d'une façon ou de l'autre. C'est pourquoi ma rage contre toi s'est accrue. Elle est devenue telle, que je me suis pris à considérer comme une ambition démesurée de toi, la volonté où tu es de ne point me céder des provinces qui t'aiment et qui me détestent. Si les rôles étaient intervertis, s'il s'agissait de la rive gauche du Rhin, ah! Ce serait autre chose. Alors je dirais à ma Germanie: « Que la force brute commette un crime un crime odieux sur toi! Cela vaut mieux que la honte morale de se prêter soi-même aux convoitises de l'étranger. »

« Comment sortir de cette impasse?

« Avant tout, il ne me faut pas demander l'impossible.

« Je ne puis pas appliquer la souveraineté du peuple aux autres, tandis que je suis encore régi moi-même par le principe opposé. Enrégimenté sous le drapeau du droit divin, je ne peux pas faire triompher le droit moderne. Dirigé par le parti du recul, je ne puis pas faire des progrès.

« Il ne reste que deux voies.

« Il faut que tu te soumettes purement et simplement à nos exigences, ou bien il faut que tu m'infliges des défaites pareilles à celles que je viens de t'infliger.

« Si ce dernier cas se présentait l'opinion publique de l'Allemagne prendrait sans doute une position indépendante, et sans doute aussi elle demanderait des comptes à ceux qui ont poussé les choses trop loin. De cette façon tu pourrais me débarrasser de mes hobereaux, comme je t'ai débarrassé de tes bonapartistes. Les notions les plus simples de la gratitude me semblent même t'y obliger.

« Mais en y regardant de plus près, je ne puis guère désirer que tu me rendes ce service. D'abord parce que c'est moi qui aurais à recevoir tes coups; ensuite parce que j'ai chaudement acclamé tout ce que mes maîtres ont fait jusqu'à présent et que par conséquent je saurais encore moins décliner ma responsabilité pour leurs actes, que tu ne peux décliner la tienne pour les exploits de ton empereur; enfin parce que je n'aurais plus absolument rien à t'objecter si tu prétendais m'enlever la rive gauche du Rhin.

« Je n'arrive donc malheureusement à aucune conclusion. Le seul mérite que ma lettre puisse avoir, c'est que je me suis confessé franchement. Si par cela j'ai contribué à te faire comprendre ma fausse situation, j'ai atteint mon but. Car comprendre c'est pardonner.

« Sans mandat ni autorisation.

LUDWIG SIMON, de Trèves.

Feuilleton de la RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE — N° 43.

## LES PROLÉTAIRES DE LONDRES

## LES MARTYRS DU TRAVAIL

(Suite.)

Ne vous ai-je pas dit déjà que les heures, que les minutes étaient précieuses, fit le duc avec impétuosité. Dépêchez-vous mon cher fils, hâtez-vous, — ajouta-t-il d'un ton plus calme, et si vous dites à cet avocat, — la personification de la ladre et de l'égoïsme, — que je suis prêt aujourd'hui à remettre toutes mes affaires entre ses mains, il n'hésitera pas, soyez-en sûr, à quitter son lit bien chaud pour venir jusqu'ici à travers la nuit froide et noire.

— Je serai aussi prompt que possible, dit le marquis d'Arden, en s'appuyant à quitter la chambre.

— Encore un mot, Charles, exclama le duc en le rappelant. Prenez avec vous la clé de la porte d'entrée, sortez sans bruit rentrez de même, et si vous ne me trouvez pas ici dans la bibliothèque, à votre retour, faites attendre Collinson, en lui donnant l'assurance que je ne serai pas long.

— Allez-vous donc sortir aussi, cher père? demanda le marquis tout étonné.

— Moi! fit le duc en jetant sur son fils un regard étrange, d'où vous vient une telle pensée? Je vais me retirer dans ma chambre pour passer en revue quelques papiers que Collinson aura besoin de voir... mais tenez, voilà encore que nous perdons un temps réellement bien précieux! et de son pied il frappait violemment le parquet.

— Je m'en vais, cher père, je cours, dit Charles, et je vous promets d'apporter dans tous mes mouvements de telles précautions que personne dans la maison ne pourra m'entendre.

— C'est précisément là ce que je désire, mon enfant, fit le duc, en saisissant la main du marquis et en la pressant chaleureusement.

Le jeune homme sortit donc à la hâte de la bibliothèque, et quelques secondes après du palais ducal. A peine avait-il quitté son père, que celui-ci s'enveloppa dans un manteau, prit dans sa poche un autre passe-partout, et sortit également de la maison, avec les mêmes allures mystérieuses.

Une heure après — les horloges de la ville sonnaient deux heures — le duc de Belmont était de retour. Au moment où, avec des précautions sans nombre, il ouvrait la porte d'entrée, la lumière de la lampe du vestibule vint frapper son visage: il était pâle et blême! Ses mains étaient agitées d'un tel tremblement qu'il pouvait à peine retirer la clé de la serrure dans laquelle il l'avait introduite. Laissant là son manteau et son chapeau, il remonta à la bibliothèque. Un murmure de satisfaction s'échappa de ses lèvres, quand il vit que son fils n'était pas encore de retour de Bedford Square. Il était évident que, là où il avait été, il était resté plus longtemps qu'il ne s'y attendait, et il craignait conséquemment que le marquis ne fût rentré avant lui: de là sa joie, en s'apercevant qu'il n'en était rien.

Ayant mis du charbon sur le foyer qui s'était presque éteint en son absence, le malheureux gentilhomme commença à se promener de long en large, avec une agitation qu'il lui était impossible de réprimer. Une demi-heure se passa et son fils n'était pas encore de retour. L'impatience du duc devint intolérable: tout dépendait de la venue de Collinson!

A la fin, un bruit de pas se fit entendre dans le corridor: le duc s'arrêtant prêta l'oreille; quelques instants après, la porte de la bibliothèque s'ouvrait doucement. Sa Grâce respira, en allant au-devant de M. Collinson pour lui souhaiter la bienvenue, et en jetant à son fils un rapide regard de remerciement et de gratitude.

— Et maintenant, mon cher enfant, dit le duc au jeune marquis, vous pouvez vous retirer dans votre chambre; vous

avez sans doute besoin de repos, et mon entrevue avec M. Collinson sera longue.

Une expression d'amer désappointement se peignit instantanément sur la belle figure du jeune marquis d'Arden. Evidemment il avait espéré que son père aurait en lui une entière confiance et lui permettrait d'assister à la conversation qu'il allait avoir avec M. Collinson. Il fut froissé d'une telle réserve, après le zèle qu'il avait montré pour obéir aux ordres paternels; il se dit en même temps que, fils unique et héritier du duc, il avait en quelque sorte le droit d'assister à une réunion où allait se débattre le sort de la maison de Belmont!

Toutes ces pensées qui roulaient dans sa tête se lisaient sur ses traits comme en un miroir, et le duc donnaient une expression de sévérité à laquelle le duc n'avait pas été habitué.

— Mon cher enfant, répéta Sa Grâce, d'un ton de voix presque suppliant, vous saurez tout demain; mais je vous en conjure, laissez-moi seul ce soir avec M. Collinson.

Charles ne répondit pas, mais quitta brusquement la chambre, et durant quelques secondes le duc suivit son fils d'un regard qui n'était pas exempt de malaise; puis tout-à-coup reprenant possession de lui-même, il se retourna vers Collinson et le pria de déposer son paletot, et prendre un siège auprès de lui.

M. Collinson était un homme d'environ 50 ans; ses traits durs, son regard froid et implacable, tout indiquait en lui un homme d'argent.

Il n'avait pas ce que l'on pourrait appeler un visage laid; ses dents étaient blanches et bien conservées; sa chevelure noire commençait seulement à grisonner; ses yeux étaient naturellement beaux, bien que les habitudes de sa vie leur eussent donné une expression sinistre. Il était maigre et petit; tous ses mouvements montraient en lui un homme actif, mais d'une activité tempérée par ce cachet de froide dé-

LES PIGEONS-POSTE

Les Prussiens pensaient entrer dans Paris presque sans coup férir. Ils attendent encore sous les murs la réalisation des succès que leur avaient faits leurs chefs.

Les Prussiens avaient pensé affamer les Parisiens. Paris a pour longtemps encore des vivres de toutes sortes.

Les Prussiens comptaient énerver Paris par la famine des nouvelles. Les pigeons voyageurs ont déjoué encore leurs espérances.

En effet, "aujourd'hui la poste aérienne, installée par les soins de M. Steenackers, qui, en cela, a fait preuve de grande ingéniosité et d'un persévérant esprit d'organisation, a tenu plus que l'on n'osait attendre d'un semblable moyen de communications. Nos familles en sont reconnaissantes au jeune directeur des postes et des télégraphes, et nous joignons nos remerciements aux leurs.

Nous résumons pour nos lecteurs, les détails de cette organisation complète dans tous ses services :

Ce système consiste à centraliser, à Tours, tous les télégrammes envoyés de la province, sans rien changer à leur forme ordinaire; à les condenser une première fois en les typographiant de façon à en former en quelque sorte les colonnes d'un journal; à les photographier ensuite en réduisant autant que possible leur surface, et, enfin, à envoyer ces photographies par pigeons à Paris, à l'administration centrale, chargée d'en réexpédier télégraphiquement le contenu aux destinataires à l'intérieur de la ville, comme cela se fait en temps ordinaire.

Il a été appliqué le 8 novembre, et l'administration a reçu, le 14 novembre, le premier nombre de cette sorte de journal, télégraphique photographié, imprimé en caractères très-nets, et dont la lecture n'exige que l'emploi d'une forte loupe. C'est chez M. Mame, dont l'immense outillage, à Tours, pouvait seul suffire à un travail aussi étendu, que sont composées les feuilles dont la photographie vient ensuite prendre l'impression.

Le premier numéro, d'une surface de 12 centimètres carrés, contient 226 dépêches privées venant de toutes les régions de la France et de l'étranger; mais, ainsi qu'il était facile de le prévoir, le public n'a pas eu besoin qu'on lui indiquât ce qu'il avait à faire pour utiliser le plus possible ce petit nombre de dépêches. Plusieurs familles, habitant la même ville, et ayant des parents ou des amis à Paris, se sont spontanément réunies; elles ont envoyé des télégrammes collectifs, de telle sorte que les 250 dépêches ont apporté en réalité des nouvelles de plus de mille familles.

Nos lettres particulières venues de Paris, par ballons, nous prouvent que plusieurs dépêches envoyées par nous depuis le départ du premier pigeon sont parfaitement parvenues à leur adresse. Il n'est pas douteux que quelques-uns de ces intelligents messagers peuvent s'égarer ou être pris; mais l'expérience faite, montre que jusqu'à ce jour, la plupart ont été d'excellents facteurs, sans garantie du gouvernement, bien entendu, quoique pour plus de sûreté, les mêmes numéros soient envoyés à plusieurs exemplaires.

Nous complétons ces détails par l'extrait suivant du journal le *Gaulois* du 17 novembre :

Il est arrivé, hier encore, vers trois heures, un pigeon voyageur dont le précieux bagage — un tuyau de plume lié longitudinalement à une plume de la queue par trois fils — a été aussitôt porté à M. Mercadier, commissaire du Gouvernement près l'administration des télégraphes en l'absence de M. Steenackers.

Dans ce léger tube se trouve roulé un petit carré de papier de quarante millimètres sur trente millimètres : c'est la réduction microscopique par la photographie d'une composition typographique ordinaire.

Cette petite planche, à peine lisible avec un verre de loupe très-puissant, à la physionomie d'un journal sur quatre colonnes. Celle de gauche contient uniquement cette mention :

« SERVICE DES DÉPÊCHES PAR PIGEONS  
VOYAGEURS.

« Steenackers à Mercadier, 103, rue de Grenelle. »

Les trois autres colonnes contiennent la transcription de dépêches, les unes à la suite des autres, sans blancs ni interlignes.

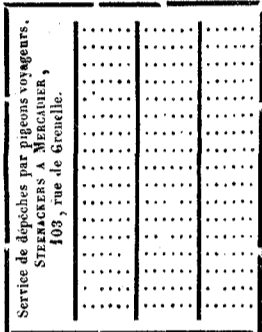
Voilà pour le recto; au verso, la colonne correspondant à l'adresse ci-dessus transcrite de M. Steenackers demeure en blanc, les trois autres sont remplies de dépêches comme les colonnes du recto.

Les 226 dépêches privées arrivées avant-hier à quatre heures, avec la nouvelle de la reprise d'Orléans, ont été grossies et transcrites en quatre heures de temps, et à onze heures du soir toutes étaient distribuées aux destinataires.

L'envoi parvenu aujourd'hui est moindre du côté des dépêches privées, mais la moitié du texte était pris pour les communications de la délégation de Tours.

Nous nous arrêtons, nous ne pouvons pas devancer les communications officielles. Nous rendons compte de l'aspect extérieur, et pour finir sur ce tour de force de l'art photographique, nous dirons qu'avec la loupe dont on se sert, les caractères ressortent à la grandeur des annonces minuscules du *Times*.

ASPECT DE LA PREMIÈRE PAGE DE LA DÉPÊCHE à la grosseur exacte de l'original.



Encore une fois, M. Steenackers a droit à toute la gratitude aussi bien de Paris que de la province. La tentative était hasardeuse; il a parfaitement réussi. La *Poste aux pigeons* rend un service dont l'importance n'échappera à personne, car la disette de nouvelles qui torture l'esprit et le cœur est tout aussi, sinon plus cruelle que la disette qui fait crier l'estomac. Ni l'une ni l'autre ne sont plus à craindre.

PENDANT LA GUERRE

I

L'automne ! la voilà plus belle que jamais  
Avec sa douceur calme et son moite sourire.  
Tous ces enchantements sont bien ceux que j'aimais,  
Que si souvent déjà je me plus à décrire.

Les rayons du matin glissent dans la vapeur,  
Qui reste prise aux doigts plus grêles des ramures.  
Le vent léger s'en va comme s'il avait peur  
D'ôter un grain aux grappes mûres.

Le soir se fait plus grave et plus religieux,  
L'étoile y luit plutôt d'une flamme moins rose,  
Et par les monts, les bois, les prés, les eaux, les cieux,  
O jour de l'an passé, c'est bien la même chose.

— Non, non, dans tous les cœurs l'hymne se change en cri,  
La terre sous nos pieds brûle, gronde, tressaille,  
Car de coups de canon l'horizon est meurtri :  
La France est le champ de bataille !

Dieu ! qui pourrait songer à ses propres douleurs  
Quand la patrie est là violée et sanglante ?  
Pour une autre souffrance où donc trouver des pleurs ?  
Que dire, qu'appeler la revanche trop lente ?

France, ils sont venus nombreux et triomphants,  
Ils t'ont visée au cœur du bout de leur épée,  
Ils veulent maintenant te voler tes enfants,  
T'avilir comme ils t'ont frappée.

Debout, relève-toi de ces derniers vingt ans,  
Souviens-toi de l'Argonne et de Quatre-vingt-douze,  
A tous ces ennemis, ô France, il en est temps,  
Montre-toi donc enfin de ton honneur jalouse.

De ta robuste main reprends ton vieux drapeau,  
Déroules-en les plis dans le vent héroïque,  
Pour qu'au moins nous mourions comme Hoche ou Marceau  
En acclamant la République.

II

C'est horrible, la terre cries  
Ainsi qu'un pressoir trop chargé.  
Le cellier devient boucherie,  
Et le vin en sang s'est changé.

Par les âmes des morts qui passent  
On dirait que ce ciel obscurci.  
Ces vents qui d'un frisson nous glaçant  
Ont apporté leur rôle ici.

Partout les villes bombardées  
Fument dans la rougeur des soirs.  
Plaines, forêts sont débordées  
De soldats blonds, de chasseurs noirs.

La cuve est pleine, elle est immense,  
Le ferment bout avec fureur.  
— Ne viendras-tu pas voir, ô France !  
Les vendanges de l'empereur.

III

Vivat et Te Deum ! c'est le couronnement  
De cet admirable édifice.  
Le viol commença, puis vint l'égorgeant :  
Il faut que ça finisse !

L'esclave après vingt ans s'éveillait et vivait,  
Pensive elle disait : Je souffre !  
Pour en avoir raison, cette fois on devait  
La jeter dans le gouffre.

Avec un peu de gloire, on tenait le moyen.  
(Gloire ou gloriole, n'importe !)  
Et l'on se promettait de l'en griser si bien,  
Qu'elle en fût ivre-morte.

Alors en la berçant de sonores discours,  
Comme cette folle en écoute,  
On la lierait de nœuds souples, fermes et courts  
Qui la livreraient toute.

On l'enterrerait vive, et pendant qu'elle dort  
On rebâtirait sur sa tombe  
L'édifice ébranlé par le dernier effort  
A quel elle succombe.

Mais le pied du voleur a glissé, mais sa main  
Tâtonne, mais sa voix s'enroue;  
Mais devant lui le sang qui remplit le chemin  
En a fait de la boue.

Mais derrière, sombre et fatal, ton passé  
Le repousse dans cette lutte,  
Et le couronnement, tant de fois annoncé  
L'entraîne dans sa chute.

Et la France regarde avec un œil d'effroi  
Ce charnier aux terreurs funèbres  
Dont il voulait lui faire à jamais sous sa loi,  
Un lit dans les ténèbres.

Oh ! n'est-ce pas qu'enfin tu te rebelleras  
Fière, superbe et si meurtrie,  
Et qu'à la liberté tu vas ouvrir tes bras,  
O ma mère, ô patrie ?

LOUISA SIEFERT.

libération qui est le propre de l'homme d'affaires. C'était, en un mot, l'homme prédestiné à réussir dans une société artificielle, telle que les vices humains l'ont faite.

Ce n'était pas positivement un personnage vulgaire; il avait un merveilleux esprit d'assimilation. Observateur scrupuleux de tout ce qui se passait autour de lui, il savait malgré la bassesse de son origine (il avait tenu autrefois l'emploi de *sauter-ruisseau* dans une étude) parfaitement se conduire dans les cercles où l'introduisaient sa fortune et les exigences de son aristocratique clientèle.

Il n'était pas, avons-nous dit, positivement vulgaire, et cependant il était souvent présomptueux, familier, commun; sa prospérité sans exemple, sa grande fortune le rendaient vain; dans les salons où intérieurement il devait être étonné de se voir reçu, il affectait une liberté qu'il prenait pour de l'indépendance, et qui n'était que de l'impertinence. Ses habits disaient bien son caractère : l'étoffe en était des plus voyantes, et il se montrait constamment couvert de chaînes d'or, de bijoux, de bijoux.

Tel était M. Collinson : nous avons tenu à décrire minutieusement ce personnage qui est appelé à jouer un rôle important dans notre récit.

Quittant donc son paletot, et prenant la chaise que lui montrait le duc, l'avocat commença à frotter ses mains l'une contre l'autre et à les réchauffer au-dessus du feu. En même temps, il s'excusait d'avoir fait attendre Sa Grâce, alléguant qu'il était absent lors de la visite du marquis d'Arden. Cette assertion était pleinement justifiée par le fait que M. Collinson était en habit de bal; il n'avait donc pas eu à quitter un lit chaud pour obéir à l'invitation du duc.

— Mon fils vous aura dit sans doute les terribles événements de cette nuit ? demanda Sa Grâce.

— Oui, milord, et croyez à la profonde affliction que j'ai éprouvée, en apprenant l'attentat commis sur la duchesse. Hélas ! c'est une si belle femme !... Une si belle femme ! répéta-t-il comme en lui-même. Je l'aime à l'adoration. Mais qui eût cru que Lavenham eût pu se rendre coupable d'une

telle action ? Et quel peut avoir été son motif ? Il faut croire qu'il a cédé à un subit accès de folie... ou peut-être la duchesse s'est-elle vue vis-à-vis de lui dans l'obligation de repousser des offres insultantes, — ce qui l'aura entraîné à un acte de sauvage vengeance. Quant à l'autre affaire — je veux parler de la visite de Salomon — que Votre Grâce ne m'en veuillez pas... C'était la seule mesure qui me restât à prendre....

— S'il vous plaît, M. Collinson, permettez-moi de parler, dit le duc, intérieurement blessé du libre commentaire auquel se livrait l'avocat sur le drame de la serre.

— Je ne dirai plus un mot jusqu'à ce que Votre Grâce se soit expliquée, fit celui-ci puisant une prise dans une magnifique tabatière enrichie de diamants.

— Vous savez, répartit le duc, que plusieurs de mes créanciers ont l'intention d'adopter demain des mesures extrêmes. M. Salomon, l'huissier, me l'a dit. Il y a quelques mois, vous m'avez parlé de certaines conditions auxquelles vous seriez disposé à me tirer d'embarras; à tort peut-être, je refusai alors d'accepter vos propositions; j'admets même que je les rejetai avec hauteur et dédain, et je vous prie aujourd'hui d'en accepter mes excuses. Vous vous êtes cependant suffisamment vengé par les mesures qu'il y a quelques heures vous avez prises contre moi.

— De la vengeance ! Milord, répliqua Collinson qui vit que le duc s'arrêtait, comme s'il attendait une réponse. Vous faites erreur, permettez-moi de vous le dire. Je n'obéis jamais à d'autre impulsion qu'à mon intérêt. La vengeance est au-dessus ou au-dessous de moi, — je ne sais pas au juste. En tout cas, je ne la mets jamais en pratique. La mesure que j'ai m'a été inspirée par l'unique désir de sauvegarder mon argent, et j'avoue que j'ai agi précipitamment, parce que la nature alarmante des embarras de Votre Grâce n'était pas un mystère pour moi.

— Eh bien ! Je suis heureux que vous n'avez pas à mon égard des sentiments vindicatifs, M. Collinson, reprit le duc

de Belmont, vous vous rappelez ce que je vous dis, lorsqu'il y a quelques mois, vous me soumettes certaines observations.

— Votre Grâce s'étonna de ce qu'elle voulait bien appeler ma présomption et mon impertinence, fit l'avocat de sa voix claire et glaciale.

— Non pas cela, ce n'était pas cela que je voulais dire, fit le duc rougissant de confusion, rappelez-vous, je vous prie, les raisons que je vous donnai alors, — les espérances que je vous fis concevoir....

— Je me rappelle parfaitement tout ce que m'a dit Votre Seigneurie dans la conversation à laquelle vous faites allusion, dit l'avocat, jouant avec sa chaîne de montre. Votre Grâce m'a dit que son fils allait bientôt atteindre sa majorité, et, qu'entrant dans la jouissance de ses biens, il pourrait alors vous venir en aide : sur quoi je vous démontrai, Milord, que ces biens eux-mêmes, déjà très-hypothéqués, n'étaient pas suffisants pour acquitter toutes les dettes de Votre Grâce. Votre Seigneurie a-t-elle, depuis notre conversation, trouvé des arguments qui réfutent l'assertion que j'émettais alors ?

— Au contraire, M. Collinson, j'ai trouvé, hélas ! que ce que vous m'avez dit n'était que trop vrai, que trop réel !

— Si donc le fils de Votre Grâce, aujourd'hui majeur, faisait ce que vous lui demandez, ce que vous, Milord, avez fait pour votre père, toutes les propriétés de votre maison passeraient inévitablement sous le marteau du commissaire-priseur, et cette grande famille de Belmont dont vous êtes le chef serait ruinée et sans ressources.

— Cela est vrai, murmura le gentilhomme en poussant un profond soupir.

(A suivre.)

**UN GRAND TRAIT DE PATRIOTISME**

PAR DE SIMPLES LIGNARDS

C'était hier... J'étais au café, et à la table proche de la mienne, j'ai recueilli la conversation suivante entre de simples soldats de la ligne.

- As-tu souscrit, toi ?
- Certainement, et toi ?
- Moi, j'ai abandonné mon prêt, comme tous les autres ;

et puis, comme la vieille mère m'avait envoyé un mandat de cent sous, j'ai encore donné quatre francs : j'ai seulement gardé vingt sous pour prendre un bock avec toi.

Je désirais savoir quelle était cette souscription à laquelle avaient contribué ces pauvres troupiers. Je m'approchai d'eux, je pris mes renseignements, et voici en quelques mots ce que j'ai appris :

Le 60<sup>e</sup> régiment de marche, ancien 90<sup>e</sup> de ligne, a été convié par son commandant, M. Marmier, à souscrire à l'acquisition d'une mitrailleuse, déjà lui-même fournissait une somme importante.

Le prix de la mitrailleuse a été plus que souscrit par les officiers, sous-officiers et soldats, — et ce par l'abandon de leur prêt.

Il reste même des fonds qui seront affectés à l'ordinaire.

Noble et bel exemple, qui doit faire réfléchir les richesards.

Veut-on savoir ce que représente, pour un troupier, l'abandon de cinq sous : la privation de tabac pendant cinq jours.

Avec ces cinq sous, un gentleman achète un londrès qui dure cinq minutes !...

La mitrailleuse acquise par le 60<sup>e</sup> régiment de marche s'appelle : *la Fille du régiment*. Un beau nom, n'est-ce pas ?

**LA CARTE DE L'INVASION**

Le *Journal d'Indre-et-Loire* annonce que l'on a saisi dans les derniers combats devant Orléans, sur un officier supérieur, une pièce fort importante : c'est la carte de l'invasion, indiquant les points stratégiques à occuper.

Ni Blois, ni Tours ne sont indiqués, non plus que Romorantin et Vendôme ; la ville de Saint-Aignan est le seul point indiqué dans le département de Loir-et-Cher.

Dans le Cher, Bourges et Vierzon sont marqués ; Issoudun, dans l'Indre, St-Aignan, Vierzon et Bourges, marquent les points extrêmes de l'invasion projetée de ces côtés.

Dans le sud-est, elle s'étend jusqu'à Dijon et Besançon. Dans le nord-ouest, jusqu'à Amiens, Dieppe, Rouen ; dans le centre, jusqu'à Cosne et Clamecy.

**L'enlèvement des statues à Lyon.**

On a débarrassé la place Napoléon de la statue qui la décorait. Nous ne la regrettons à aucun point de vue, — ni comme œuvre d'art, ni comme représentation d'un personnage qui a été si funeste à la France.

Un épisode de cette descente : on y a vu pleurer un vieil invalide, le serviteur regrettait son maître.

Qu'on fasse des sous ou des canons de la statue de Napoléon I<sup>er</sup>, peu nous importe : à quelque usage qu'on l'emploie, elle aura à coup sûr une destination meilleure et plus utile que celle qu'elle avait précédemment.

Quant à la statue de la place Bellecour, qui représente Louis XIV, c'est autre chose : on doit sans doute, à notre sens, la descendre de son piédestal, non pour la détruire, mais bien pour la transporter dans un musée : détruire un tel chef-d'œuvre serait commettre un crime de lèse-art, et nous ne sommes

L'époque funeste, c'est 1792. — N'est-ce point ici le cas de dire avec Boileau :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté !

P. S. — Depuis que ces lignes ont été écrites, on a heureusement gratté l'inscription.

**LE DISCOURS DU ROI DE PRUSSE**

Le discours que Guillaume I<sup>er</sup> vient de transmettre aux représentants de l'Allemagne du Nord, à l'occasion de la réouverture du parlement fédéral, n'est, en ce qui concerne le conflit franco-prussien, qu'un résumé des dernières dépêches de M. de Bismark ; de sorte que ce document, qui aurait pu être si intéressant, ne nous apprend rien, en réalité, si ce n'est que le souverain croit devoir, — en dépit de toutes les réfutations de la presse française et étrangère, — maintenir, en s'adressant à ses sujets, les assertions si étranges et, la plupart du temps, si contradictoires, que son ministre n'a pas craint de formuler vis-à-vis des cabinets européens.

Ainsi, le roi de Prusse affecte de s'apitoyer sur les souffrances de la nation française, qu'il daigne appeler « une noble nation ; » et il oublie, ou feint d'oublier, que c'est lui seul qui déchaîne sur ce peuple tous les maux et tous les fléaux qu'il déplore.

Il exprime le regret de ne pouvoir mettre un terme à cette guerre terrible par une paix bienfaisante ; et il se garde d'ajouter que c'est lui qui a repoussé obstinément toutes les ouvertures pacifiques qui lui ont été faites, soit par M. Jules Favre, soit par M. Thiers, soit par les puissances neutres.

Il accuse le Gouvernement de la Défense nationale de contraindre en quelque sorte la nation française à continuer la guerre malgré elle, et il prétend que cette guerre a été entreprise « avec le consentement de toute la nation française. »

Il assure enfin aux Allemands que « la France, avec ses forces actuelles, ne saurait résister aux forces allemandes réunies ; » que la France, qui, déjà aujourd'hui, n'est point de taille à lutter contre l'Allemagne, se verra, par cette guerre, affaiblie encore plus, pour longtemps ; et il soutient que cette France, si faible, pourrait encore faire courir d'immenses dangers à cette Allemagne, si forte, si celle-ci n'enlevait à sa voisine deux grandes provinces.

Nous connaissons cette argumentation ; et l'opinion de l'Europe en a trop bien fait justice pour que nous croyions nécessaire d'ajouter notre démenti à ceux que Sa Majesté prussienne se prodigue si généreusement à elle-même.

Un seul mot nous a surpris dans le factum royal : c'est l'épithète de « malheureux, » appliquée aux Etats du Sud précisément au moment où le Ciel, — pour me servir du langage pieux qu'affectionne le roi Guillaume, — s'apprête à les combler de tant de faveurs.

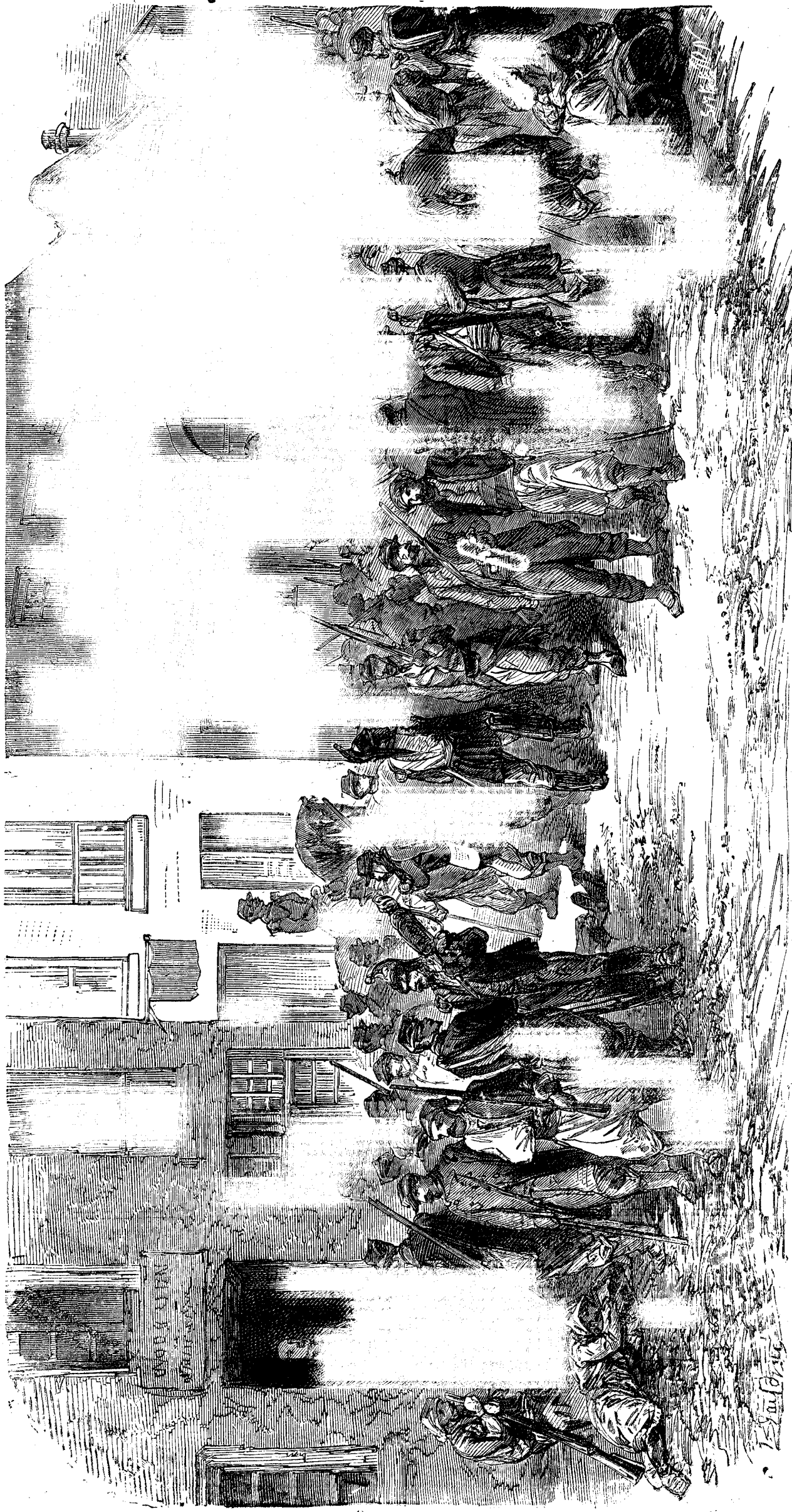
Malheureux, des peuples qui ont le bonheur de verser le plus pur de leur sang pour la gloire de l'illustre maison de Hohenzollern !

Malheureux, des peuples qui vont pouvoir donner leur dernier écu, — le discours du trône les en avertit assez clairement, — pour contenter la sainte avidité de la Prusse, pour assurer et consolider la grandeur de la Prusse !

Malheureux, des Etats qui vont avoir la joie de couronner tous leurs sacrifices par un dernier sacrifice, qui, après avoir tout immolé à l'ambition de leur nouveau maître, vont être admis, pour prix de leur dévouement, à l'insigne honneur de s'immoler eux-mêmes !

Malheureux, ces gens-là ! Quelque secrétaire étourdi aura dénaturé la pensée royale. C'est heureux, trop heureux que Sa Majesté a voulu dire.

M<sup>me</sup> J. AZUR, propriétaire.



LA GUERRE. — Arrivée d'un convoi de blessés.

Ce qu'il faut enlever immédiatement, ce qui depuis le 4 septembre aurait dû disparaître, c'est l'inscription du piédestal ; nous la citons de mémoire :

« *Hanc statuum, INQUIS TEMPORIBUS disjectam restauraverunt civitas Lugdunensis, Rhodanensisque populus.* »

Ce qui veut dire en bon français :

« *La ville de Lyon et la population du Rhône ont relevé cette statue détruite à une époque funeste.* »